

## 89 : Nouvelles considérations sur le monde

*Le courrier de Cassandre n°89 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert ce 25.01.09 par les cafés-géo.*

*« Comme il faisait une chaleur de 33 degrés, le boulevard Bourdon se trouvait absolument désert. Plus bas, le canal Saint-Martin, fermé par les deux écluses, étalait en ligne droite son eau couleur d'encre. Il y avait au milieu un bateau plein de bois, et sur la berge deux rangs de barriques.*

*Au delà du canal, entre les maisons que séparent des chantiers, le grand ciel pur se découpait en plaques d'outremer, et, sous la réverbération du soleil, les façades blanches, les toits d'ardoises, les quais de granit éblouissaient. Une rumeur confuse montait du loin dans l'atmosphère tiède ; et tout semblait engourdi par le désœuvrement du dimanche et la tristesse des jours d'été.*

*Deux hommes parurent.*

*L'un venait de la Bastille, l'autre du Jardin des Plantes. Le plus grand, vêtu de toile, marchait le chapeau en arrière, le gilet déboutonné et sa cravate à la main. Le plus petit, dont le corps disparaissait dans une redingote marron, baissait la tête sous une casquette à visière pointue. Quand ils furent arrivés au milieu du boulevard, ils s'assirent à la même minute, sur le même banc. Pour s'essuyer le front, ils retirèrent leurs coiffures, que chacun posa près de soi ; et le petit homme aperçut écrit dans le chapeau de son voisin : Bouvard ; pendant que celui-ci distinguait aisément dans la casquette du particulier en redingote le mot : Pécuchet.*

*— Tiens ! dit-il nous avons eu la même idée, celle d'inscrire notre nom dans nos couvre-chefs.*

*— Mon Dieu, oui, on pourrait prendre le mien à mon bureau !*

*— C'est comme moi, je suis employé.*

*Alors ils se considérèrent... »*

Première question : après un tel incipit, comment garder dans tout un livre le même niveau d'écriture ?

Deuxième question : qui peut depuis, sans ridicule, oser écrire sur la ville ?

\*

### **Alors ils se considérèrent...**

Quel verbe ! Quel emploi ! Considérer = juger, estimer, faire cas de... . Mais surtout jauger, avec tout le halo sémantique qui entoure ce verbe : peser, évaluer, marquer du respect (...avec ma plus grande considération...) ce qui élargit la palette des sens possibles. Cet emploi idiomatique, un peu désuet, est délicieux. Il fait remonter à la mémoire cette saillie du cardinal de Bernis, ambassadeur de France à Venise, rapportée par Giacomo Casanova, qui partageait avec lui la belle religieuse M.-M.. Un balourd osa demander au cardinal, dans un salon, ce qu'il pensait de lui-même. Aujourd'hui, ce serait une ravissante qui poserait cette question idiote au nom de la chaîne qui l'emploie (la chaîne et l'emploi, beau sujet !). Le

cardinal s'immobilisa un instant : « Beaucoup de mal quand je me considère, monsieur ». Puis, reculant d'un pas et toisant la foule ambiante : « ... mais beaucoup de bien quand je me compare ». Dans nos villes et nos instituts, de géographie ou non, s'il est fréquent aujourd'hui que l'on se compare, il est rare que l'on se considère. Faute de temps, probablement.

\*

Flaubert emploie aussi le terme marcescence, comme s'il allait de soi. Qui aujourd'hui le connaît ? Refus de voir la vérité en face ? Je n'ai trouvé dans le monde contemporain qu'un seul exemple de l'emploi du mot. Le 2 décembre 2005, sans rapport avec le deux centième anniversaire d'Austerlitz, la descendante d'esclaves autoproclamée Christiane Taubira dit ceci : « *Quand sortirons-nous des joutes logomachiques Dieudonné-Finkelkraut, où la vilenie de l'un sert de résonance à la marcescence de l'autre ? ...* ». Finkelkraut feindrait-il donc d'ignorer qu'il est marcescible (adj. 1519) ? L'emploi du mot s'est peu à peu réduit à la botanique où l'on dit : est marcescent qui sait garder sur soi attachées ses phanères mortes (phanères, voir Littré). Tout le contraire de la labilité : est labile ce qui se détache. Il est dommage que l'on n'applique plus ces deux termes aux humains, tant ils décrivent pourtant notre flétrissement programmé, orienté en outre par l'attraction terrestre, puisque l'un et l'autre terme(s) désigne(nt) un phénomène inéluctable qui atteint chaque individu : tout finit par tomber. Comme la feuille de l'érable ou du ginkgo, un cheveu est labile. Comme la gousse du caroubier, un sein ou un testicule finissent marcescents.

Peut-on trouver de la géographie là-dedans ? À l'évidence oui.

La marcescence comme la labilité ne sont que des variétés de caducité, qui mène le monde. Et Dieu seul (qu'Allah soit loué !) sait combien il existe de géographies caduques, y compris quelques-unes qui se croient vivantes. Une partie du travail des géographes est faite de pensées et de feuillets détachés qui volent au vent : elle est labile. L'autre reste attachée au nom des géographes dans les bibliographies : elle est marcescente.

\*

Un peu plus loin dans le texte, voici que Flaubert nous oblige à penser !  
'« ... Et ayant plus d'idées, ils eurent plus de souffrances ».

Banalité, pensera le cuistre en remontant à Ève et au Serpent. Refrain connu : il n'est même pas besoin de se faire moine zen pour apprendre à éliminer l'angoisse du non savoir, qui apparaît dès que l'on commence à savoir un peu. Méditer, méditer sans cesse, de préférence sur rien, ne serait-ce pas le nirvana enfin trouvé ? Mais ce n'est pas cette souffrance commune qui atteint Pécuvard et Bouchet : c'est le spectacle d'une bêtise autre que la leur. Bêtes à mourir de dégoût d'eux-mêmes, leur acharnement à apprendre ne les fait pas devenir moins bêtes, il les rend admirables, tout en réduisant cependant le champ où leur bêtise s'exerce. Cet amoindrissement de leur ignorance ne pourrait-il les mener, au bout du compte, à la connaissance, à la vraie science ? Eh bien non ! Ils manquent par trop de méthode. Et c'est là qu'apparaît l'objectif final de Flaubert : sans méthode, un esprit obtus ne devient pas aigu.

Avec plus de méthode non plus, probablement. Georges Brassens le dira autrement : « ... car sans méthode un don n'est rien qu'une sale manie » (Brassens dit technique mais, sans méthode, une technique...). Quant au don, encore faudrait-il en posséder un.

Dans chaque individu se livre un combat secret : comment demeurer dans la douceur du « non faire » pour mieux se protéger de la douleur du « ne faire qu'un peu » ? C'est pourquoi, pour « dire » la bêtise, Flaubert se contraint lui-même à apprendre mille choses dont il n'a nul autre besoin que la construction du portrait de ses deux imbéciles. Et le voilà qui se plonge dans la chimie, la médecine, la géologie, au prix de mille tourments qui le conduisent à penser qu'il en arrive au point où « leur bêtise est mienne ! ». Il se débat ensuite dans la physiologie, la thérapeutique, l'hygiène. Heureusement, son humour ne le quitte pas. Il se rend compte qu'il est en train d'écrire un chef-d'œuvre rarissime, celui du « comique d'idées ». Au cours d'un déplacement en Normandie en pleine campagne électorale, il découvre, effaré, que la bêtise politique s'inscrit aussi sur les murs. Il se met derechef, lien qui en dit peut-être beaucoup, à la critique historique. Critique qui le mène à la philosophie, la philosophie à la religion et la religion à la « sombreur ». Sombreur, beau néologisme, proche de la sombritude du coureur de fond... Car Flaubert n'hésite pas à plonger à nouveau, cette fois dans la phrénologie. Et voilà que, tâtant les bosses de la tête des enfants sous le porche de l'église, avant que la mode actuelle n'appelle ces palpations pédophilie, les deux inséparables idiots tentent de comprendre les raisons de l'échec scolaire. Ce qui les conduit à la pédagogie. Là, le projet de Flaubert devient poésie pure. On regrettera cependant qu'il n'ait pas eu le temps d'inspirer à ses deux imbéciles, pédants devenus, l'idée d'accoupler pédagogie et géographie : il eût atteint l'indépassable.

\*

Car c'est à ce tournant que l'attendait la géographie. Nous voici, nous géographes, pris dans la tourmente flaubertienne, dans la tempête de notre discipline qui progressivement nous bouvarpécuchise. Les géographes sont confrontés au même souci de méthode, de rigueur, que leur illustres devanciers, perdus dans un tourbillon d'idées mais aussi dans le foisonnement de ce qui les entoure, qu'on l'appelle ambiance ou environnement... Nous voulons tout connaître, tout expérimenter. Nous avons un avis sur tout, en particulier sur les livres des autres. Rien ne nous est étranger puisque « tout est géographiable ». Nous explorons le monde comme l'entomologiste le fait de l'insecte. Quelquefois même, par quelque détour imprévu, nous retombons sur nos fondamentaux, dont certains d'entre nous ont jugé prudent de ne pas sortir, sait-on jamais... : territoire, population, statistiques, ressources, régions, import-export, PIB, cultures, nuit et jour, bas-fonds et hauts lieux, interfaces..., bref le défilé sans fin des apprentissages bouvardesques et des curiosités pécuchésiennes. Nous sommes tous des B&P, tout au moins moi pour n'offenser personne. Heureusement, nous ne sommes pas que cela. Nous nous exerçons sans cesse à l'acquisition de raisonnements scientifiques, nous perfectionnons nos méthodes, nous partageons avec d'autres leurs techniques. Nous prouvons en marchant que nous sommes des individus doués de la capacité d'évolution.

\*

Un exemple. Un peu plus haut dans ce texte, l'expression « ...toisant la foule ambiante... » est apparue au fil de la plume. Pourquoi cette occurrence ? Ne devrait-on pas écrire « foule alentour », « foule dont il était environné... » ? Il s'agit là, mine de rien, d'une question très bouvardienne de terminologie géographique. D'abord, holà ! Attention ! Qu'est-ce que l'ambiance ? Dans le dictionnaire de géographie de Lévy-Lussault, bible du néo-géographe qui marcescentise les autres, l'ambiance n'est qu'architecturale et urbaine. Dommage, c'est un peu court et elle méritait d'autres développements ambiants. Mais personne n'est parfait. Ambivalente pour ne pas dire ambiguë, l'ambiance exprimerait à la fois « l'explosion moderne habillant la réalité du masque de la représentation » et, par ailleurs, une « atmosphère d'épaisseur temporelle, unifiante et singulière dans laquelle le réel est mis à nu ». Sic ! *Putaing cong*, comme disait mon copain du Gers, « j'aurais dû faire géographe, je suis doué pour ça puisque quand je parle, personne n'y comprend *rien*... ! ».

L'environnement, en revanche, c'est tout ce qui est extérieur à un système, - nerveux aussi, n'est-ce pas ? - mais aussi, depuis longtemps, tout ce qui inclut ce système dans un ensemble polymorphe qui le dépasse. Personne ne peut s'extraire de son environnement. Ce n'est pas parce que la conférence de Stockholm de 1972 l'a réduit à « l'impact négatif des activités humaines sur les réalités biophysiques » que ce détournement de sens vers le domaine du politique, de la communication et des bons sentiments a rendu des services à notre compréhension du monde. L'environnement ne peut être fragmenté en naturel, urbain, physique, mental... que par facilité : il est, par définition, interdisciplinaire et, de ce fait, peu maîtrisable même par des esprits plus aiguisés que ceux de Bouvard et Pécuchet. Ce qui pourrait troubler nos deux amis - parce qu'on finit par les aimer, ils nous ressemblent tant, mon frère...-, c'est que l'environnement est un tout : contrainte et ressource, aléa et certitude. On comprend que les Pévards et Boucuchets de notre temps éprouvent le besoin de le saucissonner de manière à ne discourir que sur les tranches les plus minces. Et les géographes de leur emboîter gaillardement le pas en organisant le micro-saucissonnage du réel, comme si leur objectif était de bâtir dans toutes les directions des piquants les plus pointus possible, en oubliant de les relier à la coque (vide ?) d'un oursin. Le fichier central des thèses (FCT, dont Thesa et Sudoc) a enregistré pour les sciences humaines 100 000 intitulés de thèses de doctorat en cours de préparation et en ajoute 9 000 par an. En géographie, il témoigne d'une ingéniosité à découvrir des sujets ordinaires ou farfelus dont on laissera chacun se faire une idée. Quelquefois, on peut s'apercevoir que les principes de la mode guident les choix : le ratio des sujets consacrés aux principes d'ouverture de Kyoto sur l'environnement par rapport aux sujets concernant le seul changement climatique est très défavorable à l'ouverture. Sans même évoquer l'idée que les géographes persistent en majorité à consacrer leurs observations et leurs discours au commentaire des actions des autres, sans suggérer, sans prospecter ni critiquer au fond, on peut se demander si, même à ce niveau de la science, directeurs et doctorants ne font pas d'abord de la thèse un instrument de leurs désirs, parfois de leurs délires. La vertu de Bouvard et de Pécuchet est de nous redire fortement deux choses. La première : dès qu'on pense, il faut faire, pas seulement dire. La seconde : la nature n'est pas promise à l'homme, elle « est », tout simplement, quoi qu'il fasse. Et la seule chose qu'il sache - et puisse - faire, c'est la mettre au service de ses intérêts, même en appelant cela protection ou durabilité.

## Cassandre

Propositions de compléments au *Dictionnaire des idées reçues* :

- ▶ Développement durable : imprécations d'égotistes qui se prennent pour Dieu.
- ▶ Égotiste : spécialiste du soi.

- ▶ Spécialiste du soi : scientifique autoproclamé au discours convenu.
  - ▶ Discours convenu : dont on n'est jamais certain qu'il est arrivé.
  - ▶ Dieu : écologiste plus pervers que maladroit.
  - ▶ Économies d'énergie : moyen biodégradable d'utiliser la nature en se donnant la bonne conscience de la protéger.
  - ▶ Protéger la nature : s'en servir plus longtemps.
- A poursuivre... *ad libitum*.